

Le marché de l'art inuit au Québec

Paquerette Villeneuve

Volume 34, Number 137, December–Winter 1989

L'art des autochtones du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

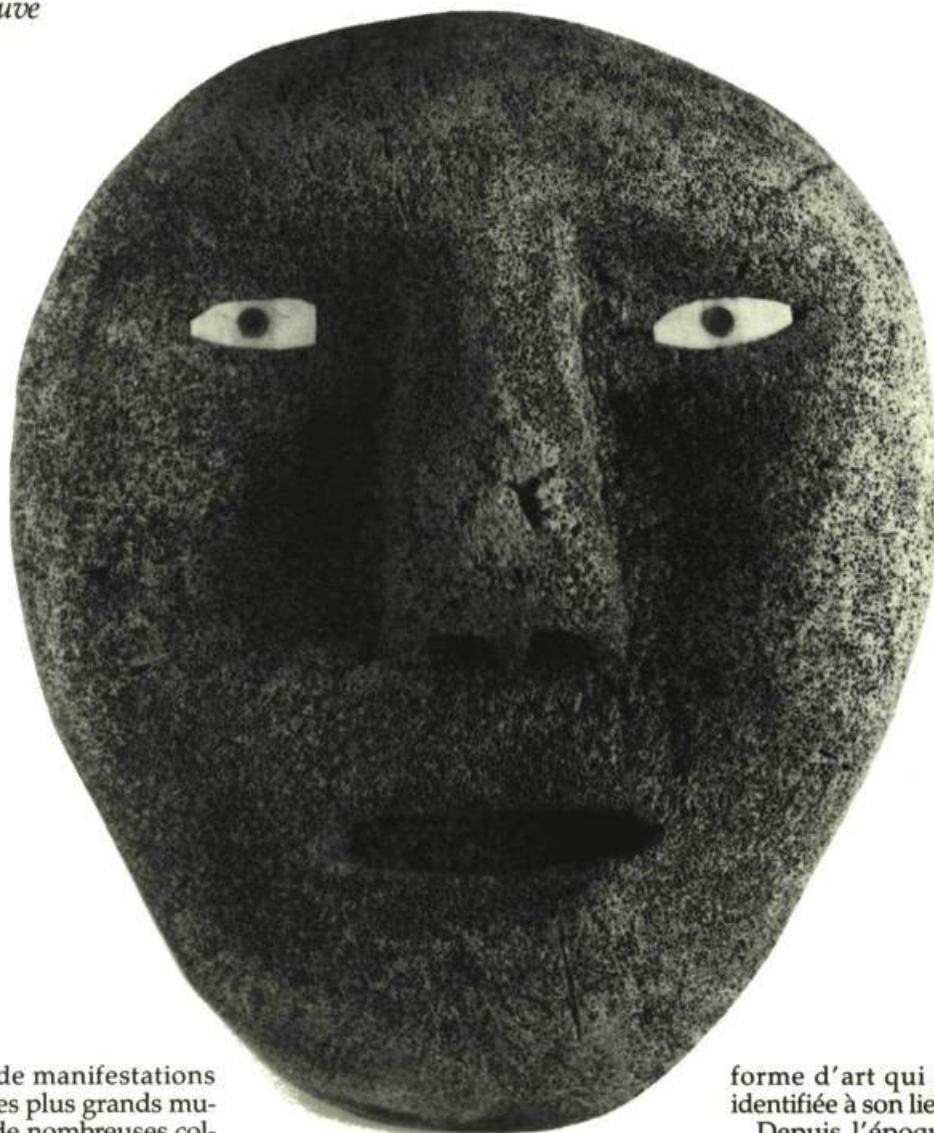
[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. (1989). Le marché de l'art inuit au Québec. *Vie des arts*, 34(137), 47–49.

LE MARCHÉ DE L'ART INUIT AU QUÉBEC

Paquerette Villeneuve



Artiste inconnu, (Alask).
Mask.
Os de baleine; 24,13 cm.

Exposé au cours de manifestations prestigieuses dans les plus grands musées, présent dans de nombreuses collections internationales, figurant dans les catalogues des grandes ventes publiques, offert dans des galeries en Allemagne, au Japon, aux États-Unis, l'art inuit a acquis une dimension planétaire.

Les surréalistes l'avaient découvert. Via l'explorateur Paul-Émile Victor, Matisse s'en est inspiré, pour son album *Les Esquimaux vus par H. M. Riopelle* en a tiré sa série de toiles intitulée *Ficelles* et autres jeux, et surtout, dès 1965, une exposition, consacrée par le Musée de l'Homme, de Paris, aux cultures préoccidentales du Canada, réunissait des trésors d'art esquimau qui laissèrent béats d'admiration les visiteurs, dont le moindre ne fut pas André Malraux. *Time Magazine* parla de «chefs-d'œuvre trop longtemps ignorés

dans leur pays même», et le célèbre ethnologue Claude Lévi-Strauss qualifia d'«absolument phénoménale» cette exposition où, bien avant l'ère chrétienne, des hommes pourvus d'armes rudimentaires, chassant et pêchant dans ce qui demeure encore maintenant une des régions les plus redoutables du pays, avaient réussi à nous transmettre leurs visions familières et leurs croyances religieuses dans des objets fabriqués avec les moyens du Nord: ivoire de morse, bois de caribou, stéatite, os, corne, écorce, peaux, fourrures, dont la qualité plastique continue à nous émouvoir.

Fait important. De tout ce qui vient du Canada, c'est sûrement la seule

forme d'art qui soit spontanément identifiée à son lieu d'origine.

Depuis l'époque lointaine des années 20, où Diamond Jenness identifia la culture préhistorique de Dorset, depuis même le début du siècle où les explorateurs, quelques ministres du culte, prêtres ou pasteurs, et certains agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson rapportèrent de leur périple des objets-témoins, l'art appelé maintenant *inuit*, mot qui signifie *les hommes* dans sa langue d'origine, plutôt qu'*esquimau*, terme à connotation désagréable utilisé par les Indiens pour désigner les habitants du Grand Nord, nous est lentement apparu comme un monde appropriable. Et cela, même si l'exotisme du froid fait rêver plus facilement les étrangers que les populations locales. Des termes comme *igloo*, *kayak*, *parka* nous sont devenus familiers et figurent maintenant au Petit Larousse.

La brèche ouverte, au début des années 50, par la Canadian Handicrafts Guild, aujourd'hui la Guilde Canadienne des Métiers d'Art (Québec), n'a cessé de s'élargir. La Guilde, qui poursuivait sa politique de sensibilisation à l'art inuit en collectionnant et en exposant des pièces dans ses locaux de la rue Peel, à Montréal – qu'elle occupe toujours –, allait favoriser le développement de l'intérêt envers cet art millénaire, qui se révélait soudain nôtre et donner aux curiosités naissantes l'occasion de se satisfaire. Depuis, à s'en tenir seulement à Montréal, plusieurs galeries se sont ouvertes: Galerie Lippell, Galerie Elca London, Eskimo Art Gallery, rue Sherbrooke Ouest; Images Boréales, dans l'Édifice Bonaventure et, plus récemment, Le Chariot, dans le Vieux-Montréal.

Les musées, au premier rang desquels le Musée McCord, sans oublier le Musée de la Civilisation, à Québec, avec sa superbe exposition Toundra-

Taiga, collectionnent des pièces d'art inuit et, parfois, en présentent. Des boutiques de qualité, tel le Rouet, en offrent à leurs visiteurs. Des collectionneurs fidèles s'y sont attachés et des corporations en acquièrent au même titre que les autres œuvres de leurs collections.

La provenance des œuvres s'est aussi étendue. Aux fournisseurs de longue date, telle la Canadian Arctic Producers, agence de promotion mise sur pied par le Gouvernement fédéral, à certains comptoirs toujours actifs de la Compagnie de la Baie d'Hudson et aux voyageurs qui achètent directement sur place aux artistes, s'est ajoutée, à la suite de nouvelles subdivisions territoriales, la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, chargée de la promotion des produits autochtones et largement mise à contribution par la plupart des diffuseurs.

Toutefois, il serait téméraire d'espérer, à l'heure actuelle, évaluer le marché de l'art inuit au Québec en un seul coup d'œil. A notre époque, la question même de l'art inuit reste complexe. S'agit-il encore d'une forme d'art ethnologique, liée à un savoir-faire traditionnel enfoui dans la nuit des temps? D'un art d'expression individuelle motivée par une démarche intérieure semblable à ce que nous du Sud (hé oui! nous sommes le Sud de quelqu'un!) considérons comme le fait de l'artiste? D'une mode d'où découle une production aux exigences artistiques plus ou moins fortes, ou tout simplement de beauté? La réponse est peut-être au carrefour de toutes ces questions.

Depuis le temps où, passant devant la Canadian Guild, rue Peel, je m'émerveillais devant ces visages sculptés auxquels l'élimination de tous les traits intermédiaires assurait une incroyable efficacité dramatique, jusqu'à aujourd'hui où le traitement de la pierre a été quelque peu infléchi par les créativités personnelles, les références de l'imaginaire semblent être restées identiques, jusque dans le cas d'une forme d'expression importée, telle la lithographie. Même si la tentation ambiguë du centralisme incline à se méfier de la folklorisation, on est toujours proche du mythique et du vécu, double source d'inspiration de cet art demeuré thématique, sans doute, mais dont la qualité des messages qu'il porte et la familiarité avec le matériau, lui sont des réserves d'énergie pour tout ce que, à l'intérieur de ses propres frontières, il a à exprimer.

Les musées sont un bon endroit pour découvrir l'art inuit. D'abord, le Musée McCord. Comme dans la grande expo-



Artiste inconnu, (Pangnirtung).
Walking man.
Os de baleine; 33,7 x 13,9 x 15,8 cm.

sition de l'an dernier, Les Traditions du vêtement inuit, l'accent y est mis sur les artefacts, avant toute préoccupation artistique qui, cependant, s'infiltrait dans les objets quotidiens. L'ennui, c'est que ce musée ne rouvrira ses portes, qu'en 1992 quand seront terminés les travaux d'agrandissement. Il vaudra alors de nouveau le détour. Le Musée des Beaux-Arts propose, au rez-de-chaussée, une soixantaine d'œuvres, surtout de Cape Dorset, de Povungnituk et d'Inukjuak. C'est peu pour une collection de près de trois cents pièces, mais le développement de ses structures administratives a amené le Musée à gruger peu à peu sur l'espace réservé à ses collections! Tout ira mieux en 1991, les plans d'agrandissement comprenant une salle permanente pour l'art inuit.

La Guilde Canadienne possède une collection permanente ouverte au public. On y trouve plus d'une centaine d'œuvres en pierre, en ivoire, en os de baleine, dont certaines particulièrement étonnantes, comme cette *Légende d'un défunt* (le titre est de moi), de Pudlat Pootoogook, en pierre, ivoire, bois et cheveux. On y fait aussi des expositions particulières, et il y a une salle de montre pour la vente.

Il y a aussi, rue Sherbrooke Ouest, les galeries. Au 1324, la Galerie Lippel où la présentation intimiste des pièces les met particulièrement bien en valeur; au 1434, l'Eskimo Art Gallery achète, en

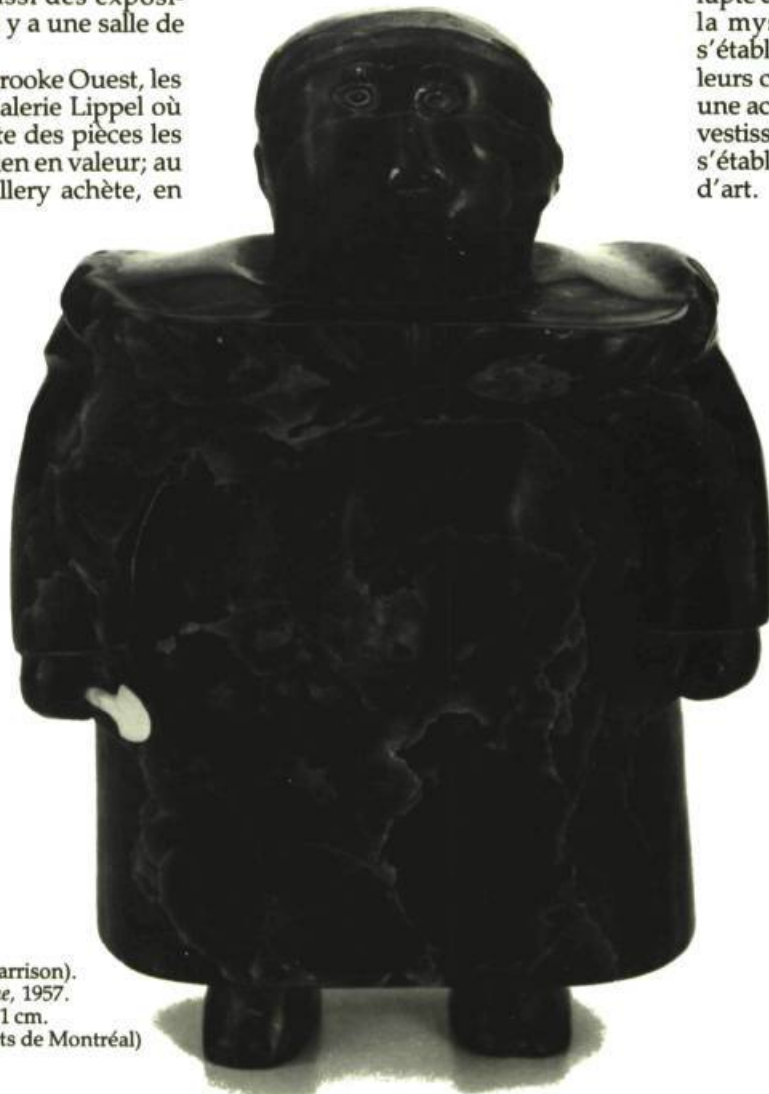
général, les œuvres aux coopératives, mais «souvent, dit la copropriétaire, Louisette Labbé, un artiste va me téléphoner directement du Nord pour m'en proposer». Chez Elca London, au 1616, on trouve de nombreuses pièces assez grandes, où peut s'exercer la maîtrise de l'artiste; et des tapisseries de feutre. Au 446 de la place Jacques-Cartier, dans le Vieux-Montréal, les frères Namour n'ont cessé d'agrandir leur espace inuit, depuis l'ouverture du Chariot, en 1985. Dans l'Édifice Bonaventure, Images Boréales, attire les touristes de qualité.

Chez les collectionneurs, une grande sculpture en os de baleine voisinera, comme chez Réjane Charest, avec une table de Diego Giacometti, un tableau de Joan Mitchell et un Jean-Paul Lemieux. Une *inuitophage* comme Andréa Feldman, elle, n'ose plus mettre les pieds dans une galerie tellement elle craint de céder à toutes les tentations. Et un Raymond Lemay, de Québecor, après avoir été piqué de curiosité à l'annonce d'une exposition d'art esquimau

dans *Le Devoir*, a pris l'habitude d'en offrir à ses clients importants, partout au Canada.

Le principal fournisseur, au Québec, est la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec. Les sculpteurs du Nouveau-Québec travaillent en atelier ou partent camper à la recherche de la bonne pierre à façonner sur place, selon l'inspiration. Les enfants suivent, et la tradition se transmet par l'usage, sans discours. L'œuvre finie est achetée par la coopérative locale puis offerte sur le marché par la Fédération. Si le prix obtenu est élevé, le supplément est retourné à l'artiste. «Les gens du Nord sont à l'aise dans le système coopératif», dit le comptable Roland Cliche, «car ils partagent tout. Même sédentaires, ils ont gardé la solidarité du nomadisme.» Installée à la Baie d'Urfé, la Fédération est dirigée par Robert Murdoch, qui parle couramment la langue et a élevé une partie de sa famille dans le Grand Nord où il est arrivé à l'âge de 16 ans.

Le prix des ouvrages, sur le marché, va de 50 à 10,000 dollars, la moyenne se situant entre 500 et 3,000 dollars. La volupté de posséder ce qui semble beau et la mystérieuse communication qui s'établit avec une œuvre sont les meilleurs conseillers lorsqu'il s'agit de faire une acquisition. Quant à la valeur d'investissement, c'est à la longue, qu'elle s'établit, comme pour toutes les formes d'art. ■



Samwillie Neviaxie, (Port Harrison).
Woman Holding Ulu Serpentine, 1957.
Pierre et ivoire; 19 x 12,9 x 8,1 cm.
(Photos Musée des beaux-arts de Montréal)